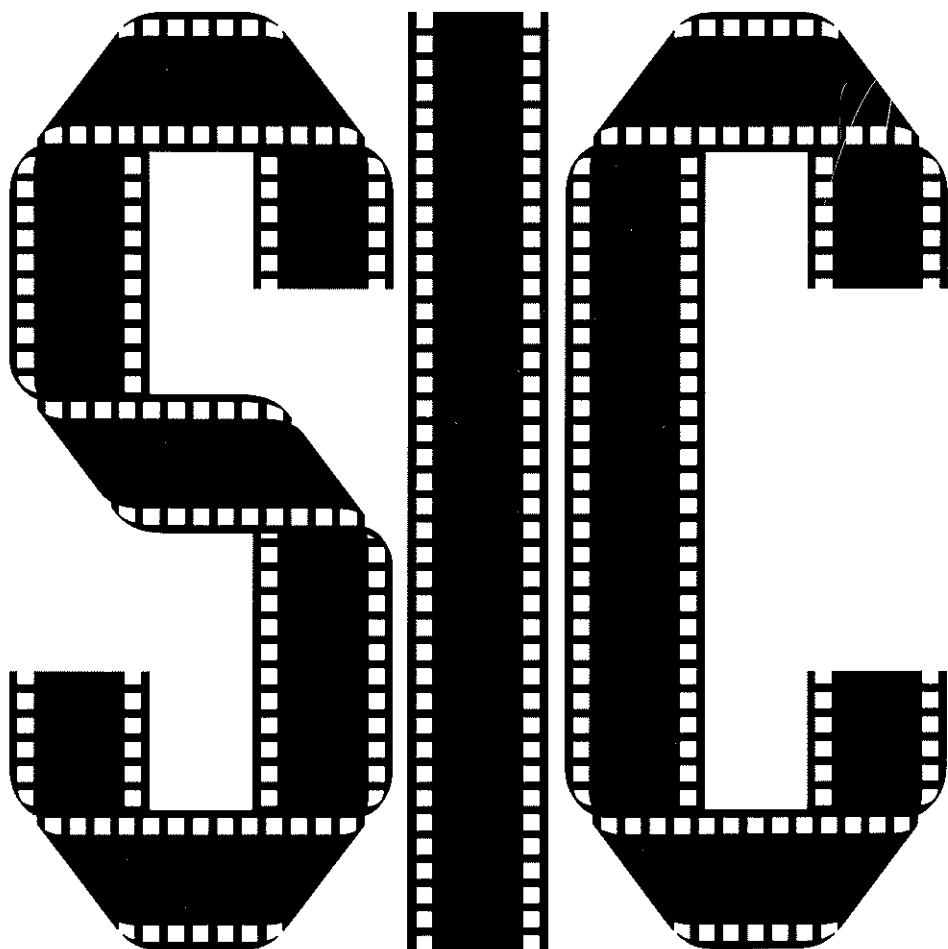


FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM - CANNES 81

XX^e SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE FRANÇAISE

DU 14 AU 20 MAI - SALLE JEAN COCTEAU - PALAIS DES FESTIVALS

PRÉSENTÉE PAR LE SYNDICAT FRANÇAIS DE LA CRITIQUE DE CINÉMA.





**SEMAINE
INTERNATIONALE
DE LA CRITIQUE**

Bernard Tremege
Coordination
Janine Sartre
Secrétariat

73, rue d'Anjou - 75008 PARIS
Tél. : 387.36.16
Palais des Festivals
CANNES
4^e étage

Participation à Cannes
Noël Dupont

Comité de Sélection 1980

Raphael Bassan
Albert Cervoni
Jacqueline Lajeunesse
Marcel Martin
Gene Moskowitz
José Pena
Jean Roy
Bernard Tremege

La SIC 1981 remercie

Jacques Cordy
Michèle Dubleumortier
André Antoine
Louisette Fargette
Robert Fabre Le Bret
Gilles Jacob
René Kerlo
André Lafond
Kostia Milhakiev
Geneviève Pons
Jean Recco
Jean Touzet
Pierre Viot

**Statistique par nationalité
des films présentés
(1962-1981)**

30 films :	FRANCE
29 films :	U.S.A.
13 films :	CANADA
10 films :	ALLEMAGNE FÉDÉRALE GRANDE-BRETAGNE
9 films :	ITALIE
7 films :	JAPON SUISSE
6 films :	YOUGOSLAVIE
5 films :	HONGRIE POLOGNE TCHÉCOSLOVAQUIE
4 films :	ALGÉRIE BRÉSIL ESPAGNE
3 films :	ARGENTINE SUÈDE
2 films :	AUTRICHE BELGIQUE CHILI IRAN MEXIQUE PORTUGAL U.R.S.S.
1 films :	BOLIVIE BULGARIE ÉTHIOPIE GRÈCE IRLANDE ISRAËL LIBAN MAROC NIGER PALESTINIEN PAYS-BAS ROUMANIE

Vingt ans de découverte

« Neige », l'un des films retenus pour représenter la France dans la compétition cannoise, avait auparavant été choisi par le comité de sélection de la Semaine Internationale de la Critique Française. C'est, en effet, la première réalisation de Juliet Berto et Jean-Henri Roger, et il nous appartenait de la distinguer en priorité.

Nous ne pouvons que nous féliciter de voir notre jugement confirmé officiellement, et il ne pouvait être question pour nous d'arguer de notre propre sélection pour gêner, en quelque ce soit, les chances de « Neige » dans la lutte pour la Palme. De même « Anima », le film autrichien de Titus Liber que nous avons également retenu est, en fin de compte, présenté dans la section officieusement officielle « Un certain regard ». Et encore, le film indien « Chakra » de Rabindra Dharmara, figurant lui aussi dans notre liste initiale, est projeté dans un autre cadre.

Tout cela, dont nous sommes légitimement fiers, montre que la Semaine Internationale de la Critique Française — c'est son 20^e anniversaire, cette année — ne se limite pas aux sept films présentés dans la salle Cocteau du Palais des Festivals. Cette semaine est le fruit d'un travail de plusieurs mois au cours desquels sont vus, discutés et jugés plus de cent films — des premiers ou des seconds — venus du monde entier. Depuis vingt ans, les cinéastes de tous les pays savent qu'ils ont la meilleure chance de se faire connaître d'une audience internationale en présentant leur première œuvre au comité de sélection de la Semaine de la Critique. Non seulement cela est pour eux un encouragement mais encore notre action a incité les responsables du Festival et d'autres manifestations parallèles à rechercher, eux aussi, les jeunes réalisateurs.

Ainsi, depuis 20 ans, la « Semaine » est un constant ferment de renouveau. Dans l'incertitude où le monde du cinéma se trouve placé, face aux progrès multiformes de l'audiovisuel, il reste une certitude : la recherche des talents nouveaux est une nécessité. Et c'est cela la raison d'être — et de durer — de la Semaine Internationale de la Critique Française. Qu'elle ait fait école et que nos choix guident ceux des autres ne fait que confirmer les conséquences bénéfiques de nos efforts, rendus possibles par l'intérêt et l'aide du Centre National de la Cinématographie Française et du Festival de Cannes.

Robert Chazal

Président du Syndicat Français
de la Critique de Cinéma

She dances alone
(Seule, elle danse)
 de Robert Dornhelur
 cinématographie autrichienne

A young director wishes to produce a film in memory of Nijinsky with his own daughter, Kyra Nijinsky, starring as well as the dancer Patrick Dupont and another little girl. The project turns out to be particularly delicate, owing to Kyra's overwhelming personality...

Le premier film de Robert Dornhelur : « *Les enfants de la rue du théâtre* » faisait revivre l'école de danse de Saint-Petersbourg, où Nijinsky, Noureev entre autres, ont fait leurs classes. Passionnés par l'art de la danse, l'équipe entière est venue à San Francisco. Kyra Nijinsky y vivait, retirée du monde. Robert Dornhelur souhaitait qu'elle soit la conseillère du danseur qui devait incarner Nijinsky.

Kyra fuit d'abord toute proposition, puis accepte. Sa personnalité est telle qu'elle bouleverse et transforme le film. Présent et passé s'entremêlent en une suite heurtée, où réalité, fiction, fantasmes s'interpénètrent, créent un univers. Bousculé, tiraillé, le maître d'œuvre persiste. Il a conquis Kyra mais elle le conquiert à son tour et l'entraîne dans son monde où rêve, souvenir, réel ont la même densité.

C'est ainsi, sans que rien n'en soit dit, que, après cette vie de travail difficile avec Kyra, après les visites au psychiatre de Nijinsky, pour le jeune réalisateur le monde de la folie est remis en question et vient saper les assises d'une position primitive sommairement raisonnable.

Il y a là itinéraire et mutation des personnages, celle du réalisateur, jeune homme aux visées apparemment simples ; celle, aussi, de Kyra. Lorsqu'elle revit son passé de danseuse, d'élève de son père, la vieille femme fantasque se transforme, une grâce l'habite, qui passe dans tous ses gestes et la transfigure.

Les séquences de danse sont particulièrement éblouissantes : couleurs des décors, mouvements de la caméra permettent de participer entièrement, et presque au sens propre du terme, aux évolutions de l'admirable danseur qu'est Patrick Dupont.

Par ailleurs, les séquences sur le travail rendent pleinement l'effort, la précision durement acquise des gestes des danseurs. Les séquences en extérieur apportent une sorte de détente et font apparaître un San Francisco personnel et beau. Et la difficulté des rapports humains, leur évolution se lisent de manière vivante, parfois cocasse, parfois émouvante dans cette réalisation originale.

Robert Dornhelur a le sens de la largeur, de la beauté, mais aussi celui de l'humain, à tous ses niveaux.

Jacqueline Lajeunesse

Palais des Festivals - Salle Jean Cocteau

Judi 14 mai : 15 h-17 h 30

Vendredi 15 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Vendredi 15 mai : 17 h 30

séance de 17 h 30 - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse
 Cinéma Olympia, d'un débat public



Réalisation : Robert Dornhelur
 Scénario : Paul Davis sur une idée de Robert Dornhelur
 Directeur de la Photographie : Karl Kofler
 Montage : Tina Freese
 Production : Federico de Laurentis et Earle Mack
 Production : D.H.D. Entreprises Inc. en coopération avec
 la radiodiffusion Télévision Autrichienne
 Contact Cannes : Denise Breton
 Bureau S.I.C.
 Palais des Festivals
 87 minutes - 35 mm - Couleur - V.O. sous-titrée française - 1980
 Interprétation : Kyra Nijinsky
 (elle-même)
 Bud Cort
 (le réalisateur)
 Patrick Dupont, 1^{er} Danseur de l'Opéra de Paris
 (le danseur)
 Max Von Sydow
 (Nijinsky)

CMA
(Papillons de nuit)
 de Tomasz Zygodlo
 cinématographie polonaise

Jan is in charge of a night broadcast for sleepless auditors. In consequence he receives by phone confidential messages from insomniacs and nightworkers who need help. But the moral responsibility is too much for him and leads him to a nervous breakdown. After a stay in a rest-home, he seems to have found a new sense of balance.

D'étranges rapports se nouent entre lui et ses correspondants : à force d'être leur confesseur et leur conseiller, il finit par assumer leurs problèmes. Mais, en même temps, il trouve un certain réconfort dans ces échanges de confidences : il a, lui aussi, besoin de ces conversations nocturnes et un amour à distance finit même par naître entre lui et une interlocutrice inconnue. Son activité nocturne le conduit à un déphasage complet avec la vie normale, d'autant que sa vie privée est déjà passablement compliquée, entre sa femme et sa maîtresse. Lorsqu'arrive le matin, tel un papillon de nuit affolé par la lumière, il est pris de panique à la pensée de devoir quitter l'espace clos et protecteur du studio et de chercher un lit où dormir et une table où manger. La visible montée de son angoisse inquiète les responsables de la radio en même temps que le succès de son émission et la place privilégiée qu'il lui confère suscitent des jalousies parmi ses collègues. L'optimisme final du film peut, à bon droit, être perçu comme un *happy end* quelque peu sarcastique.

Il faut admirer la puissance d'envoûtement exercée dans CMA (prononcez *Tchma*) par l'atmosphère du studio nocturne et par l'insensible écoulement de la durée ; les tonalités délibérément neutres et ternes de l'image ajoutent à cette impression d'enfermement. Tomasz Zygodlo, auteur d'un bon premier film, « Le rébus » (1978), s'affirme avec cette étonnante réussite comme un cinéaste capable de créer sur l'écran un univers plastique et psychologique absolument original.

Marcel Martin

Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau

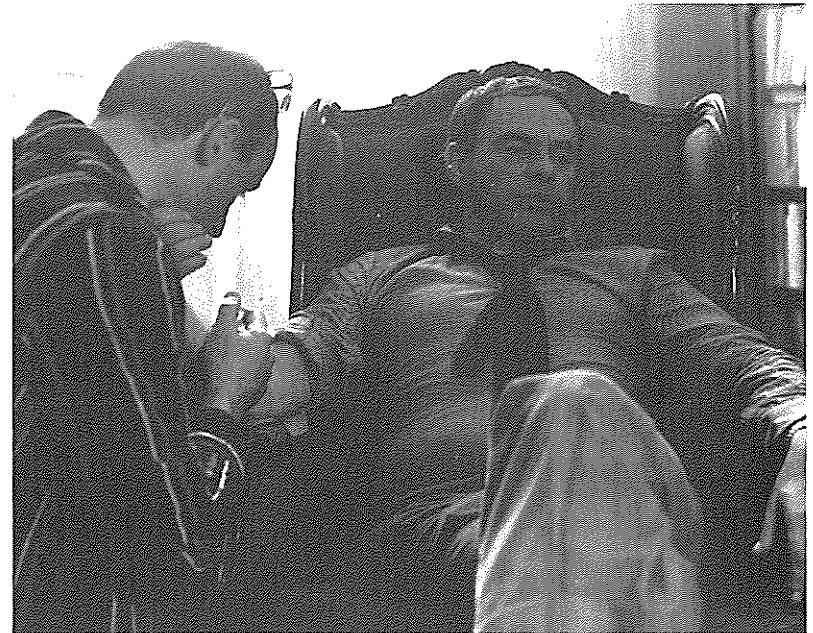
Vendredi 15 mai : 15 h-17 h 30

Samedi 16 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Samedi 16 mai : 17 h 30

séance de 17 h 30 - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse
 Cinéma Olympia, d'un débat public



Réalisation :

Tomasz Zygodlo

Scénario :

Tomasz Zygodlo

Directeur de la Photographie :

Jacek Zygodlo

Son :

Malgorzata Jaworska

Montage :

Janusz Sosnowski

Musique :

Jan Kanty-Pawluskiewicz

Production :

Polish Corporation for Film
 Production « Zespoly Filmow »
 « X » Film Unit

Contact :

Film Polski
 6/8 Mazowiecka 00048 Varsovie
 (Pologne)

104 minutes - 35 mm - couleur - V.O. - sous-titrée française

Fil, Fond, Fosfor
de Philippe Nahoun
cinématographie française

Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau

Samedi 16 mai : 15 h-17 h 30

Dimanche 17 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Dimanche 17 mai : 17 h 30

séance de 17 h 30 - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse

Cinéma Olympia, d'un débat public

Entirely filmed at the « Villa Medici » in Rome, this picture is a love story both poetical and lyrical ; a tribute to the Opera, it describes love, life, death, destiny and chance.

En 1976, la Semaine Internationale de la Critique présentait à Cannes le premier film de Philippe Nahoun, « Une fille unique » à propos duquel Jacques Grant, alors membre du comité de sélection, écrivait : « ... un film unique par son insolence, sur le fond et dans la forme... ».

1981. On serait tenté de reprendre la même formule. Si la référence de « Une fille unique » était d'utiliser l'Histoire, dans « Fil, Fond, Fosfor » Philippe Nahoun s'est appliqué à utiliser un lieu de création coupé du monde comme un monastère (une seule séquence extérieure : celle d'un rapt volontairement appuyée), la Villa Médici à Rome.

L'auteur, interprétant son propre personnage, nous entraîne dans l'univers de l'imagination. Usant d'une écriture cinématographique parfaitement servie par la photographie de Thomas Mauch, l'auteur utilise la notion du temps réel (plans-séquences) à l'intérieur d'une mise en scène, elle, totalement virtuelle, renvoyant par « réflexion » le spectateur à son propre imaginaire.

En dépouillant son décor (physiquement) en manipulant les objets, qui apparaissent comme des éléments de vie, l'auteur nous oblige à détruire la toile déjà peinte, afin de la façonner réellement à notre propre sensibilité.

Le spectateur est entraîné dans la volupté du lyrisme, guidé par les actes comme dans l'opéra, l'amour enfante devant la mort, la vie.

« Fil, Fond, Fosfor » est l'exemple même d'une création libre, sans entrave, loin, très loin des contingences pesantes et des discours dominants, démontrant l'évidente cohabitation dialectique entre l'art à l'état le plus pur et le spectateur consommateur de cinéma.

Bernard Tremege



Réalisation :

Scénario :

Directeur de la Photographie :

Son :

Montage :

Musique :

Production :

Contact :

Philippe Nahoun

Adriana Bogdan

Philippe Nahoun

Thomas Mauch

Antoine Bonfanti

Catherine Brasier

Giacomo Puccini

**Bureau S.I.C.
Palais des Festivals**

95 minutes - 35 mm - couleur - V.O. - 1980

Interprétation :

Adriana Bogdan

Philippe Nahoun

Es ist kalt in Brandenburg (Hitler töten)
(Il fait froid en Brandenburg) (Tuer Hitler)
 de Vili Hermann, Niklaus Meienberg et Hans Stürm
 cinématographie suisse

In October 1938, a swiss student, Maurice Bavaud age 22, travels to Germany with the intention of murdering Hitler. He attempts three times to approach the Führer, but in vain. Arrested on November 12 by the Gestapo, he is condemned to death on the 18th of December of the following year, and execute on the 14th of May 1941. The deeper motivations of his gesture remain unexplained.

Les auteurs du film ont reconstitué l'affaire, révélée en 1976 par l'écrivain allemand, Rolf Hochhuth, à l'aide de témoignages oraux et de documents filmés. Leur film n'est pas seulement un compte-rendu de l'événement, c'est aussi une œuvre soigneusement élaborée selon une dramaturgie spécifique où l'acteur Roger Jendly incarne Maurice Bavaud ou, plus exactement, *représente* le protagoniste tout au long de l'histoire. Des témoins directs ont la parole : les frères et sœurs du disparu, un ancien employé de l'ambassade Suisse à Berlin, un ancien détenu de la prison de Plötzensee où Bavaud a été guillotiné. D'autre part, de nombreux documents d'archives reconstituent le contexte politique de l'Allemagne d'alors, en particulier les persécutions antisémites. Le film est aussi un acte d'accusation contre les autorités suisses, qui n'ont rien tenté pour sauver leur ressortissant : on y voit l'ambassadeur Suisse festoyer avec les dignitaires nazis, tandis que les dirigeants de Berne étouffaient l'affaire.

Mais l'intérêt du film n'est pas seulement historique : il contribue aussi, en réveillant les fantômes d'une époque tragique, à susciter une réflexion sur le présent à travers les témoignages de citoyens allemands qui ont vécu ces années sombres. Cette plongée dans le souvenir prend ainsi les allures d'une descente aux enfers qui fait froid dans le dos, ce même froid que Maurice Bavaud ressentait jadis dans sa cellule de Plötzensee, près de Berlin, et qu'il évoquait, écrivant à ses parents, dans la phrase qui sert de titre au film.

Marcel Martin

Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau

Dimanche 17 mai : 15 h

(pas de séance à 17 h 30

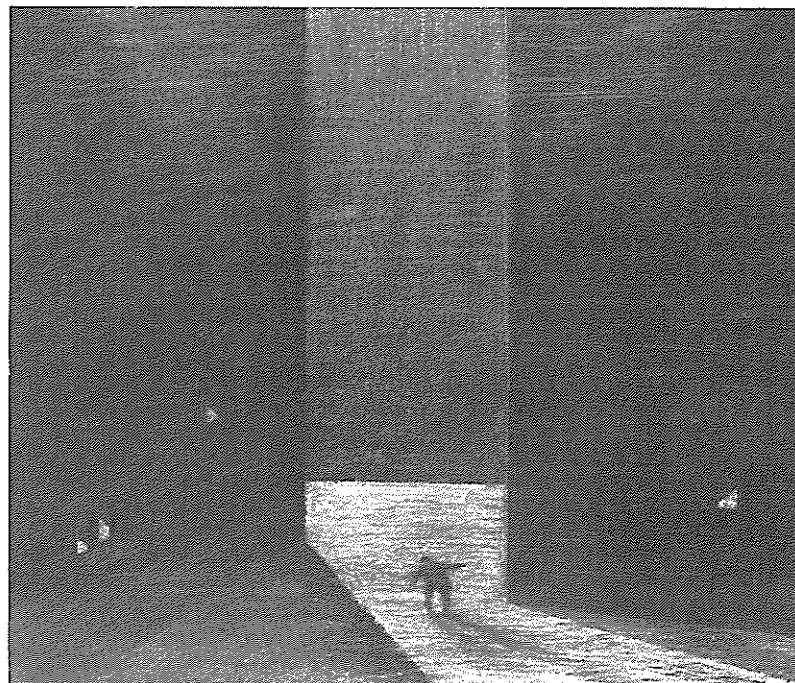
Lundi 18 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Lundi 18 mai : 17 h 30

séance de 15 h - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse

Cinéma Olympia, d'un débat public



Réalisation :

Vili Hermann
 Nicklaus Meienberg
 Hans Stürm

D'après les recherches historiques
 de Niklaus Meinberg publiées dans
 le livre « Es ist kalt in Brandenburg »
 (Limmat-Verlag, Zurich)

Musique :

Frank Wolff (violoncelle)

Production :

H.M.S. et FilmKollektiv
 Zurich AG (Suisse)
 Josefstr. 106 8031 Zurich
 Tél. : 01/42 1544/5

140 minutes - noir et blanc - 16 mm - V.O. - sous-titrée français - 1977-1980

Interprétation :

Roger Jendly

Malou
de Jeanine Meerapfel
cinématographie allemande

A young woman, nowadays, is on the trail of her mother's past : an artist who at the approach of nazisme accepted to assume the danger of marrying a middle class Jew.

Jeanine Meerapfel a beaucoup appris de ces cinéastes, tels Resnais, ou Chantal Ackermann, qui savent jongler avec le temps et, au présent, interroger le passé. Le va-et-vient est permanent, la démarche toujours recommencée, fragmentée et pourtant d'une parfaite cohérence. Un puzzle, pour apparaître d'abord comme une simple addition de morceaux disparates, se construit, s'ordonne, prend une signification. Mais « Malou » n'est pas simplement une sorte de découverte, pan par pan, de ce qui a pu rester des traces de cette chanteuse ayant délibérément épousée l'homme qu'elle aimait (un bourgeois riche mais juif et donc, par définition, menacé) dans les années où le nazisme accédait au pouvoir. C'est aussi un film au présent en ce sens que les rapports qu'Hannah, la fille de Malou (la chanteuse) avec l'homme qu'elle aime, sont aussi, à leur tour, mis en question comme sont mises en question, discutées les interrogations que Malou pose au vécu passé de sa mère.

Il y a des traces purement matérielles, par exemple, ces pièces d'argenteries préservées, qui renvoient à un univers social bourgeois, cossu, raffiné. Il y a les souvenirs retrouvés par confidences, une part d'imaginaire. Il y a cette obsession que l'homme qui aime Hannah met en cause : pourquoi s'obstiner à questionner le passé, s'enfermer dans le passé ? Lui se préoccupe plutôt du vécu *actuel* des enfants d'émigrés en R.F.A. Mais, justement, Hannah ne s'enferme pas dans sa quête du vécu de sa mère. Elle ne fouille le passé que pour trouver des attitudes, une conduite dans la période actuelle, tant en ce qui concerne la vie sociale, les responsabilités sociales, que la vie, l'équilibre dans un couple.

Sans afféterie, sans fioriture, d'une écriture nette et agile, « Malou » est une excellente démonstration de professionnalisme dans la mise en scène et la merveilleuse Ingrid Caven (dans le rôle de Malou) a rencontré des partenaires qu'elle méritait.

Albert Cervoni

Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau

Lundi 18 mai : 15 h-17 h 30

Mardi 19 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Mardi 19 mai : 17 h 30

séance de 17 h 30 - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse
Cinéma Olympia, d'un débat public



Réalisation :

Jeanine Meerapfel

Scénario :

Jeanine Meerapfel

Directeur de la Photographie :

Michael Ballhaus

Son :

Gunther Kortwich

Montage :

Dagmar Hirtz

Musique :

Peer Raben

Décorateur :

Rainer Schaper

Production :

R. Ziegler Filmproduction Berlin

Contact :

Stand R.F.A.

Palais des Festivals

93 minutes - 35 mm - couleur - V.O. - sous-titrée française - 1980

Interprétation :

Ingrid Caven (Malou)

Grischa Huber (Hannah)

Helmut Griem (Martin)

Ivan Desny (Paul)

La mémoire fertile
de Michel Khleifi
cinématographie belgo-palestinienne

The day to day life in a small Cisjordan community occupied by the Israeli.

On sait trop ce qu'il en est de trop de films dits « politiques ». Ils exposent une situation, des événements non d'un point de vue *partisan*, ce qui serait et demeure leur droit le plus absolu, mais avec une indéniable *partialité* (simplifiant, gommant les contradictions inscrites dans le réel, au moins simplifiant de façon abusive et n'atteignant alors, par une sorte de rituel quasi-incantatoire, que les déjà convaincus réunis en une sorte de « messe » politique). Ce n'est certainement pas de ce bord cinématographique là qu'il faut ranger « La mémoire fertile » de Michel Khleifi. Certes, la politique, une situation politique sont omni-présents puisqu'il s'agit d'un film sur la population palestinienne de Cis-jordanie sous occupation israélienne mais Khleifi n'énonce aucune pétition de principe, aucun préambule idéologique. Il regarde et il montre, il écoute et fait entendre. La politique n'est pas projetée dans le film, elle en jaillit.

Il y a la pauvreté des populations, à des degrés d'ailleurs variables (« La mémoire fertile » n'est pas un film « misérabiliste » !), il y a la dépossession progressive des terres dont les paysans ont été spoliés, il y a la fatigue et les heures de la vie familiale, l'épluchage des légumes et les préparatifs culinaires. Et c'est ainsi que, sans aucune déclamation superflue, apparaît la condition d'une population frustrée d'elle-même, infériorisée sur la terre de ses ancêtres. Khleifi, en ce très beau film de « direct », a su conjuguer la sensibilité devant les visages et devant les gestes, devant les paysages, dans leur aridité, et devant l'architecture, ces façades bien ordonnées, à l'harmonieuse géométrie de certaines belles maisons. « La mémoire fertile », autrement dit, c'est une très belle leçon de géographie humaine, vécue sur le tas et une incitation à l'interrogation politique, donc à la lucidité.

Albert Ceroni

Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau

Mardi 19 mai : 15 h-17 h 30

Mercredi 20 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Mercredi 20 mai : 17 h 30

séance de 17 h 30 - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse
Cinéma Olympia, d'un débat public



Réalisation :

Michel Khleifi

Directeur de la Photographie :

Yves Vander Meer

Marc-André Batigne

Son :

Ricardo Castro

Montage :

Moufida Tlatli

Arrangement musical :

Jacqueline Rosenfeld

Janos Gillis

Production :

Marisa Films : Bruxelles

Z.D.F. - Mainz : R.F.A.

N.C.O.

N.O.V.I.B. : Hollande

I.K.O.N.

Contact :

Marisa Films S.C.

72, rue de la Pêcherie

1180 Bruxelles

Tél. : 02/375.49.16

99 minutes - 16 mm - couleur - V.O. sous-titrée française - 1980

Boldogtalan Kalap
(Le chapeau malheureux)
 de Maria Sos
 cinématographie hongroise

The history of three divorces experiencing the joys and misfortunes of their freedom.

Avec « Boldogtalan Kalap », Maria Sos nous présente un premier film plein de promesses. Avec une observation minutieuse des gestes quotidiens, dans une ambiance douce-amère, l'auteur nous donne à voir le portrait de trois amies divorcées.

Il y a, dans le propos, une sensibilité de la perception, une certaine ironie et parfois même une touche de comique.

Maria tente d'établir de nouveaux rapports avec son ex-mari, qui, sous le prétexte de venir voir sa fille, passe de temps à autre à la recherche d'une liaison éphémère et hypothétique.

Kata n'hésite pas devant l'aventure qu'un homme peut lui offrir, mais c'est l'homme qui recule, hésitant lui à couper le cordon ombilical de son passé-présent.

C'est sur Vera que Maria Sos porte un regard plus fort, plus dramatique, car elle aime encore celui qui l'a quittée. Un quiproquo, la nuit de la Saint-Sylvestre, la mènera dans un asile de femmes.

Un psychodrame sur fond d'ironie qui en dit long sur les femmes en particulier et sur les relations hommes-femmes en général, dans un pays socialiste.

Un film à savourer.

Gene Moskowitz

Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau

Mercredi 20 mai : 15 h-17 h 30

Jeudi 21 mai : 11 h

Cinéma Olympia, 5, rue d'Antibes

Jeudi 21 mai : 17 h 30

séance de 17 h 30 - Salle Jean-Cocteau, suivie d'une Conférence de Presse

Cinéma Olympia, d'un débat public



Réalisation :

Maria Sos

Scénario :

Eva Voros

Maria Sos

Directeur de la Photographie :

Gabor Szabo

Production :

Mafilm

Budapest Studio

Contact :

Hungarofilm

Budapest V, Bathori Utca 10

Tél. : 312.777

Télex : 22 5768

88 minutes - 35 mm - couleur - V.O. - sous-titrée français - 1980

Interprétation :

Ildiko Kishonti (Vera)

Anna Nagy (Maria)

Margit Foldessy (Kata)

20 ANS (1962-1981) - 180 FILMS - 36 PAYS

Fondée en 1962 par George Sadoul, poursuivie par Louis Marcorelles et actuellement par Bernard Trémège, la SIC, avec son comité de sélection, conserve plus que jamais sa vocation de « découvreur ».

La première présentation, en 1962, démontre que la SIC n'était pas une vue de l'esprit, mais une nécessité au sein de la manifestation cannoise. Cette année-là, professionnels, critiques et public découvrirent Jacques Rozier, le japonais Susumu Hani et l'américain Richard Leacock.

1963 : autour de Adolfo Mekas, Chris Marker, Bo Widerberg et Hiroshi Teshiganara, une identité cinématographique était découverte par la SIC : le cinéma québécois avec Denys Arcand, Denis Héroux et suivi peu de temps après par Gilles Groulx, Pierre Perrault et Michel Brault.

1964 : la SIC offre au nouveau cinéma italien sa première percée en présentant le premier film de Bernardo Bertolucci (Prima della Rivoluzione).

1965 : un cinéma envahit les écrans du Quartier Latin, grâce à la SIC : le cinéma tchèque (Jan Nemec, Ewald Schorm, Pavel Juracek et Vera Chytilova).

Dans cette période, fin des années soixante, un pays, la Suisse (Alain Tanner) et un continent, l'Afrique, avec Mohamed Bonamari, Med Hondo, Désiré Ecaré et Sembene Ousmane, vont apparaître dans le cinéma mondial par la SIC.

Dans cette même période, la SIC nous fera découvrir le cinéma d'Amérique Latine (Jorge Sangines) et des auteurs comme Dusan Makavejev, Emile de Antonio, Gian Franco Mingozzi, Jean Eustache, Jacques Rouffio, Jean-Marie Straub, Judith Elek, Otmar Iosselani, Philippe Garrel, Robert Kramer, Barbet Schroeder et Peter Fleischman.

Les années 70 ne seront pas moins fertiles en découvertes avec des auteurs comme Marin Karmitz, Kenneth Loach, Lasse Fosberg, Jean-Louis Bertuccelli, Paul Morissey, Arrabal, René Vautier, Ralph Bakshi, Daniel Schmid, Miguel Littin, Victor Erice, Thomas Koerfer, Jack Hazan, André Faria, Rolf Lyssy, Benoit Jacquot, Fabio Carpi, Henry Jaglom, Jean-Louis Jorge, Philippe Nahoun, Merzak Allouache, Paula Del-sol, Hans Noever, Erland Josephson, Stephan Nykvist, Ingrid Thulin, Pierre Zucca, Robert Young, Derek Jarman et Titus Liber.

La nouvelle décennie a déjà débuté d'une manière foudroyante l'année dernière avec Agnieszka Holland, Jean-Pierre Denis, Ira Wohl, Salvatore Piscicelli et Franco Rosso.

Semaine Internationale
de la Critique à Paris



Théâtre de l'Est Parisien
17, rue Malte-Brun - 75020 Paris - Tél. : 797.28.34

2 au 10 juin - 20 h 30

SHE DANCES ALONE (Seule, elle danse) de Robert Dornhelur	2 juin
C.M.A. (Papillons de nuit) de Tomasz Zygald	3 juin
FIL, FOND, FOSFOR de Philippe Nahoun	4 juin
MALOU de Jeannine Meerapfel	5 juin
LA MÉMOIRE FERTILE de Michel Khleifi	6 juin
BOLDOGTAPLAN KALAP (Le chapeau malheureux) de Maria Sos	9 juin
ES IST KALT IN BRANDENBURG (HITLER TÖTEN) (Il fait froid en Brandebourg (Hitler est mort)) de Villi Hermann, Niklaus Meienberg et Hans Stürm	10 juin

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE FRANÇAISE



CANNES - PALAIS DES FESTIVALS

Salle Jean-Cocteau

DU 14 AU 21 MAI 1981

15 h - 17 h 30* - 11 h

JEUDI

She dances alone
(Seule elle danse)

de Robert Dornhelm

VENDREDI

CMA
(Papillons de Nuit)

de Tomasz Zygadlo

SAMEDI

Fil, Fond, Fosfor

de Philippe Nahoun

DIMANCHE

Es ist kalt in Brandenburg (Hitler töten)
(Il fait froid en Brandenburg (Tuer Hitler))

de Villi Hermann/
Niklaus Meienberg et
Hans Stürm

LUNDI

Malou

de Jeanine Meerapfel

MARDI

La mémoire fertile

de Michel Khleifi

MERCREDI

Boldogtalan Kalap
(Le Chapeau malheureux)

de Maria Sos

* La séance de 17 h 30 est suivie d'une conférence de presse.